**Objet d’étude : La poésie du Moyen Âge au XVIIIe siècle**

**SÉQUENCE 1 : Groupement de textes**

**Paysages extérieurs et mondes intérieurs : préoccupations, interrogations et angoisses du poète, déchiffreur de mondes**

|  |
| --- |
| **Anthologie poétique autour du titre de la séquence** |

|  |
| --- |
| **Poésie du Moyen-âge au XVIème siècle**  **Mots clés associés : Grands rhétoriqueurs, Pléiade, Ecole lyonnaise, Renaissance, Humanisme, Société des Lettres, guerres de religions, François Ier, unification de la langue** |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **Marie, vous avez la joue aussi vermeille**  Marie, vous avez la joue aussi vermeille Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds, Gentement tortillés tout autour de l'oreille.  Quand vous étiez petite, une mignarde abeille Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux, Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux, Pithon vous fit la voix à nulle autre pareille.  Vous avez les tétins comme deux monts de lait, Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet Pommellent deux boutons que leur châsse environne.  De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein, Vous avez de l'Aurore et le front, et la main, Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.  **Livre II**, **Les Amours**, 1555, Pierre de Ronsard. | **Quand vous serez bien vieille**  Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle, Assise auprès du feu, dévidant et filant, Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant : Ronsard me célébrait du temps que j’étais belle.  Lors, vous n’aurez servante oyant telle nouvelle, Déjà sous le labeur à demi sommeillant, Qui au bruit de mon nom ne s’aille réveillant, Bénissant votre nom de louange immortelle.  Je serai sous la terre et fantôme sans os : Par les ombres myrteux je prendrai mon repos : Vous serez au foyer une vieille accroupie,  Regrettant mon amour et votre fier dédain. Vivez, si m’en croyez, n’attendez à demain : Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie.  Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578 | **DU BEAU TÉTIN.**[**[1]**](https://fr.wikisource.org/wiki/Blason_du_Beau_T%C3%A9tin#cite_note-1)  Tetin refaict, plus blanc qu'un oeuf, Tetin de satin blanc tout neuf, Tetin qui fait honte à la rose, Tetin plus beau que nulle chose ; Tetin dur, non pas Tetin, voyre, Mais petite boule d'Ivoire, Au milieu duquel est assise Une fraize ou une cerise, Que nul ne voit, ne touche aussi, Mais je gaige qu'il est ainsi. Tetin donc au petit bout rouge Tetin qui jamais ne se bouge, Soit pour venir, soit pour aller, Soit pour courir, soit pour baller. Tetin gauche, tetin mignon, Tousjours loing de son compaignon, Tetin qui porte temoignaige Du demourant du personnage. Quand on te voit il vient à mainctz Une envie dedans les mains De te taster, de te tenir ; Mais il se faut bien contenir D'en approcher, bon gré ma vie, Car il viendroit une aultre envie. O tetin ni grand ni petit, Tetin meur, tetin d'appetit, Tetin qui nuict et jour criez Mariez moy tost, mariez ! Tetin qui t'enfles, et repoulses Ton gorgerin de deux bons poulses, A bon droict heureux on dira Celluy qui de laict t'emplira, Faisant d'un tetin de pucelle Tetin de femme entiere et belle.  Ronsard |
| **Louise Labé Je vis, je meurs**  Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ; J’ai chaud extrême en endurant froidure : La vie m’est et trop molle et trop dure. J’ai grands ennuis entremêlés de joie.  Tout à un coup je ris et je larmoie, Et en plaisir maint grief tourment j’endure ; Mon bien s’en va, et à jamais il dure ; Tout en un coup je sèche et je verdoie.  Ainsi Amour inconstamment me mène ; Et, quand je pense avoir plus de douleur, Sans y penser je me trouve hors de peine.  Puis, quand je crois ma joie être certaine, Et être au haut de mon désiré heur, Il me remet en mon premier malheur.  Je veux peindre la France une mère affligée,Qui est, entre ses bras, de deux enfants chargée.Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux boutsDes tétins nourriciers ; puis, à force de coupsD'ongles, de poings, de pieds, il brise le partageDont nature donnait à son besson l'usage ;Ce voleur acharné, cet Esaü malheureux,Fait dégât du doux lait qui doit nourrir les deux,Si que, pour arracher à son frère la vie,Il méprise la sienne et n'en a plus d'envie.Mais son Jacob, pressé d'avoir jeûné meshui,Ayant dompté longtemps en son cœur son ennui,À la fin se défend, et sa juste colèreRend à l'autre un combat dont le champ et la mère.Ni les soupirs ardents, les pitoyables cris,Ni les pleurs réchauffés ne calment leurs esprits ;Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.Leur conflit se rallume et fait si furieuxQue d'un gauche malheur ils se crèvent les yeux.Cette femme éplorée, en sa douleur plus forte,Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte ;Elle voit les mutins tout déchirés, sanglants,Qui, ainsi que du cœur, des mains se vont cherchant.Quand, pressant à son sein d'une amour maternelleCelui qui a le droit et la juste querelle,Elle veut le sauver, l'autre qui n'est pas lasViole en poursuivant l'asile de ses bras.Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine ;Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglantéLe sein qui vous nourrit et qui vous a porté ;Or vivez de venin, sanglante géniture,Je n'ai plus que du sang pour votre nourriture !  **Agrippa d'Aubigné**, Les Tragiques, I, Misères, v.97-130 | **Compose ton propre poème à la manière d’un des poètes** | |  | | --- | | En m'ébattant je fais rondeaux en rime,  Et en rimant bien souvent je m'enrime :  Bref, c'est pitié d'entre nous rimailleurs,  Car vous trouvez assez de rime ailleurs,  Et quand vous plaît, mieux que moi rimassez.  Des biens avez et de la rime assez.  Mais moi, à tout ma rime et ma rimaille,  Je ne soutiens (dont je suis marri) maille.  Or ce me dit (un jour) quelque rimart : «  Viens çà,  Marot, trouves-tu en rime art  Qui serve aux gens, toi qui as rimasse ? —  Oui vraiment (réponds-je)  Henri Macé;  Car, vois-tu bien, la personne rimante,  Qui au jardin de son sens la rime ente,   Si elle n'a des biens en rimoyant,  Elle prendra plaisir en rime oyant.  Et m'est avis que si je ne rimois  Mon pauvre corps ne serait nourri mois,  Ne demi-jour.  Car la moindre rimette, C'est le plaisir, où faut que mon ris mette. »  Si vous supplie, qu'à ce jeune rimeur  Fassiez avoir un jour par sa rime heur.  Afin qu'on die, en prose, ou en rimant : «  Ce rimailleur, qui s'allait enrimant, Tant rimassa, rima et rimonna,  Qu'il a connu quel bien par rime on a |   Clément Marot   |  | | --- | |  | |

|  |
| --- |
| **Poésie du Moyen-âge au XVIIème siècle**  **Mots clés associés : poésie baroque, poésie classique, plaire/instruire/émouvoir/ « enfin Malherbe vint et d’un mot mis en sa place enseigna le pouvoir et réduisit les muses aux règles du devoir »** |

|  |  |
| --- | --- |
| Vous faites voir des os Vous faites voir des os quand vous riez, Hélène, Dont les uns sont entiers et ne sont guère blancs ; Les autres, des fragments noirs comme de l’ébène Et tous, entiers ou non, cariés et tremblants.  Comme dans la gencive ils ne tiennent qu’à peine Et que vous éclatez à vous rompre les flancs, Non seulement la toux, mais votre seule haleine Peut les mettre à vos pieds, déchaussés et sanglants.  Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse ; Fréquentez les convois et devenez pleureuse : D’un si fidèle avis faites votre profit.  Mais vous riez encore et vous branlez la tête ! Riez tout votre soûl, riez, vilaine bête : Pourvu que vous creviez de rire, il me suffit.  Scarron, 1654 |  |

|  |
| --- |
| **Poésie du XVIIIèe**  **Mots clés associés : engagements, Lumières, révolutions** |

|  |
| --- |
| Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre Anime la fin d’un beau jour, Au pied de l’échafaud j’essaye encor ma lyre.  Peut-être est-ce bientôt mon tour ; Peut-être avant que l’heure en cercle promenée  Ait posé sur l’émail brillant, Dans les soixante pas où sa route est bornée,  Son pied sonore et vigilant, Le sommeil du tombeau pressera ma paupière ! Avant que de ses deux moitiés Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  Peut-être en ces murs effrayés Le messager de mort, noir recruteur des ombres, Escorté d’infâmes soldats, Remplira de mon nom ces longs corridors sombres Où seul dans la foule,à grands pas J’erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime, Du juste trop faibles soutiens, Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;  Et chargeant mes bras de liens, Me trainer, amassant en foule à mon passage Mes tristes compagnons reclus, Qui me connaissaient tous avant l’affreux message, Mais qui ne me connaissent plus. Eh bien ! j’ai trop vécu. Quelle franchise auguste, De mâle constance et d’honneur Quels exemples sacrés, doux à l’âme du juste, Pour lui quel ombre de bonheur,  André Chenier, Iambes, 1819 |

|  |
| --- |
| **Poésie du XIXème et du XXème**  **Mots clés associés : Romantisme, symbolisme, Parnasse, surréalisme, calligramme, Guerres, exaltation du moi, inconscient, le rêve la psychanalyse.** |

|  |  |
| --- | --- |
| **UN HÉMISPHÈRE DANS UNE CHEVELURE**  Laisse-moi respirer longtemps, longtemps, l’odeur de tes cheveux, y plonger tout mon visage, comme un homme altéré dans l’eau d’une source, et les agiter avec ma main comme un mouchoir odorant, pour secouer des souvenirs dans l’air.  Si tu pouvais savoir tout ce que je vois ! tout ce que je sens ! tout ce que j’entends dans tes cheveux ! Mon âme voyage sur le parfum comme l’âme des autres hommes sur la musique.  Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures ; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l’espace est plus bleu et plus profond, où l’atmosphère est parfumée par les fruits, par les feuilles et par la peau humaine.  Dans l’océan de ta chevelure, j’entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d’hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélasse l’éternelle chaleur.  Dans les caresses de ta chevelure, je retrouve les langueurs des longues heures passées sur un divan, dans la chambre d’un beau navire, bercées par le roulis imperceptible du port, entre les pots de fleurs et les gargoulettes rafraîchissantes.  Dans l’ardent foyer de ta chevelure, je respire l’odeur du tabac mêlé à l’opium et au sucre ; dans la nuit de ta chevelure, je vois resplendir l’infini de l’azur tropical ; sur les rivages duvetés de ta chevelure je m’enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l’huile de coco.  Laisse-moi mordre longtemps tes tresses lourdes et noires. Quand je mordille tes cheveux élastiques et rebelles, il me semble que je mange des souvenirs.  Baudelaire, Petits poèmes en prose, 1869 | Femme nue, femme noire Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux Et voilà qu'au cœur de l'Eté et de Midi, Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle  Femme nue, femme obscure Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche qui fais lyrique ma bouche Savane aux horizons purs, savane qui frémis aux caresses ferventes du Vent d'Est Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée  Femme noire, femme obscure Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau.  Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui se moire  A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de tes yeux.  Femme nue, femme noire Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir les racines de la vie.  *Léopold Sédar Senghor, Chants d'ombre* |
| Home | *Reconnais-toi  Cette adorable personne c'est toi  Sous le grand chapeau canotier  Oeil  Nez  La bouche  Voici l'ovale de ta figure  Ton cou exquis  Voici enfin l'imparfaite image de ton buste adoré                                          vu comme à travers un nuage  Un peu plus bas c'est ton coeur qui bat*  Guillaume Apollinaire, [calligramme](http://fr.wikipedia.org/wiki/Calligramme),  extrait du poème du 9 février 1915,  (poèmes à Lou). |